

NOTES SUR LES SAINTS BRETONS

TROISIÈME SÉRIE

PETITS SAINTS LOCAUX

Sainte Anastase de Bretagne.

A côté de nos petits saints locaux, il sied de placer des personnages de l'Église universelle devenus, dans notre province, de petits saints localisés. Tel saint Roch, que les paysans de la forêt de Bosquen font vivre dans leur contrée (1). Tel saint Clément, dont la légende, au dire de nos marins, se déroule de Carcale au cap Fréhel (2). Le cas de saint Léonard est remarquable. Honoré spécialement dans un coin du diocèse de Rennes, il y perdit son culte officiel vers la fin du XVIII^e siècle, et y fut complètement oublié des prêtres après le bouleversement de la Révolution. Pendant ce temps, le culte populaire poursuivait ses développements secrets, fondant, avec des traditions plus anciennes, les souvenirs des troubles passés. Enfin il éclata un jour avec des traits si purement locaux, et si étranges à l'orthodoxie, que

(1) PAUL SÉBILLOT, *Petite légende dorée de la Haute-Bretagne*, Nantes, 1897, p. 64. — La forêt de Bosquen est dans le canton de Collinée, arrondissement de Loudéac.

(2) SÉBILLOT, *eod. loc.*, p. 14-23.

le clergé du pays ne pouvant, à travers les frondaisons du Folklore, reconnaître l'antique dévotion à Léonard, déclara la guerre au saint de la superstition ! (1) Mais, entre tous les exemples de naturalisation bretonne, aucun n'est plus curieux que celui de l'illustre sainte Anastasie. Cette martyre, chère à l'église de Rome, s'est transformée chez nous en une malheureuse damoiselle de Landivisiau, qui a conservé le vieux nom d'Anastase. Comme dit le fabuliste : « Nous l'allons montrer tout à l'heure. »

I

La fontaine de sainte Anastase n'est guère qu'à trois kilomètres de Landivisiau. Après avoir suivi pendant quelque temps la grande route qui va de ce village à celui de Lampaul, on prend à gauche un sentier qui longe la voie ferrée.

Frais vallon. Bruissement très doux des arbres. Gémissements des tourterelles. Rumeur lointaine du dragon de feu, qui emporte les Bretons vers la ville maudite. Et les collines harmonieuses.

La fontaine est décorée d'une façade blanche, dont le fronton présente, gravée sur pierre noirâtre, une inscription avec la date de 1803. Ce mur retient dans une large niche une armoire vitrée. Et, sur la saillie que fait la vitrine, reposent les béquilles que les pèlerins reconnaissants ont laissées. La niche contient de petits chandeliers en verre peint, des couronnes de perles rustiques, des bouquets de fausses fleurs à grains dorés.

(1) F. DUINE, *Saint Léonard*, in *La Tradition*, mars 1904, p. 80-81. — GUILLOTIN DE CORSON, *Pouillé de Rennes*, t. IV, p. 647.

Regardez avec soin le reliquaire sacré, petite armoire enfermée dans la grande. Ce reliquaire protège la statuette vénérée. Elle est de vieux bois, peint en rose, or et azur. Elle mesure environ cinquante centimètres de hauteur. Le pied droit s'avance, la main gauche presse le cœur, la dextre est tendue ; le visage apparaît triste, ou terrifié plutôt. Couronnée de fleurs blanches en dentelle, elle garde, suspendu au cou, un chapelet de grains bleus au fil de cuivre désargenté. De chaque côté de la vitrine, deux enfoncements ont été pratiqués dans l'épaisseur de la maçonnerie, pour mettre des bougeoirs d'une simplicité primitive. Au bas de la châsse, un bassin rectangulaire d'eau très pure s'écoule au milieu d'un tapis de hautes herbes, et envoie ses ondes dans un réservoir voisin, où les tanneurs accomplissent une besogne, dois-je dire : sans parfums ? à coup sûr, sans poésie. Un tronc de granit à ferrures énormes conserve l'argent donné par les fidèles.

À la bonne vieille qui m'accompagne je fais remarquer que cette façade adossée au remblai du chemin de fer ressemble à une muraille de chapelle. — mais la chapelle est absente. La sainte, m'est-il répondu, a témoigné plusieurs fois qu'elle ne voulait pas de temple. Car de nobles malades lui en ayant promis un, à condition d'être guéris, se sont vus abandonnés à leur triste sort.

Cette manière d'exprimer ses intentions, — *si credere dignum est!* — me semble singulière chez une sainte, et je préfère louer la limpidité de sa fontaine. À quoi mon guide ajoute que cette pureté des eaux vient de ce que la bienheureuse elle-même nettoie la source. La femme chargée d'ornez le petit monument de la sainte assure qu'elle a vu l'onde bouillonner plusieurs fois et devenir fort trouble. Evidemment, c'est Anastase qui

voulait se manifester. Car, à peine la digne sacristine avait-elle récité le *Pater* et l'*Ave Maria*, que le bassin se clarifiait tout d'un coup. Aussi, ne voit-on jamais la moindre verdure (1) sur la fontaine sacrée.

Durant l'année entière, on se rend en pèlerinage à la fontaine. Mais la dévotion à la sainte brille surtout au mois de mai. Entre toutes les semaines, celle du Saint-Sacrement est choisie de préférence. Alors, dès quatre heures du matin, on va visiter le lieu des prodiges. J'ai rêvé ce voyage aux premiers rayons du soleil, dans la rosée des verveines et des fougères, avec le frisson des taillis de minuscules chênes. Puis, près de la source, la prière sous les hêtres superbes.

Bien que voisine de Landivisiau, la source sacrée se trouve dans la commune de Lampaul. C'est pourquoi, en cette dernière paroisse, la jolie chapelle, qui est située à deux pas de l'église (2), contient deux petits vitraux tout modernes où l'on célèbre sainte Anastase. Dans un médaillon, la bienheureuse est représentée écoutant les prières des fidèles, avec cette inscription qui rappelle que la vénérable martyre est invoquée à la fontaine et qu'au fidèle dont l'oraison jaillit d'un cœur fervent elle donne le réconfort :

Santes Anastas merzerez Pedet hi a galon fervant
A beder ar funtun nevez; Hac e roio deoc'h soulajamant.

L'autre médaillon retrace la mort violente de la bienheureuse, avec ces versicules qui expliquent que son père la trouvant à genoux en adoration devant le divin

(1) *Glandour* : ce mot désigne une espèce de mousse crapaudine qui nage dans les fontaines et les lavoirs.

(2) Cette œuvre de la renaissance bretonne est datée de 1667. Ossuaire changé en simple chapelle.

Maitre, se sentit transporté de rage comme un loup, et la décapita aussitôt :

*Ezader c'havaz var he daoulin Hac evel eur bleis counnaret
oc'h adori he mestr divin; rac'tal en deus hi dibennet.*

Maintenant nous allons éclairer ces deux quatrains par la légende populaire de la sainte :

« Anastase naquit au château de Coetmeur. Elle
« était donc de grande lignée. Toutefois nous ne sa-
« vons pas l'époque de sa naissance (1). Sa mère, qui
« était une sainte elle-même, se nommait Bider.
« Souvent, avec sa petite fille, elle se retirait dans une
« carrière isolée ; et toutes les deux priaient la Vierge
« et son Jésus. Enfin, l'enfant fit vœu de rester vierge.

« Or elle avait à peine seize ans que son père la
« promettait en mariage à un cousin germain, le comte
« Arthur. Et le jeune homme d'annoncer ses fiançailles
« avec solennité. Plein de joie, il vient au manoir de
« Coetmeur, accompagné de musiciens. Pendant ce
« temps, la demoiselle avait déclaré son refus à son
« père, et s'était enfuie.

« On se met à sa recherche. On la ramène. On la
« reçoit avec honneur. Le repas de noces est préparé.
« Alors, en présence de tout le monde, Anastase dit
« fermement : « Mon père, j'ai un époux, je n'en chan-
« gerai pas, c'est Jésus, mon maître et mon seigneur.
« Il m'a sauvé par le sang qu'il a répandu. Nuit et jour,
« je lui demande de me recevoir en Paradis. Il n'y a
« ni baron ni marquis qui puisse briser ma détermi-
« nation. Mon cher père, je ne préférerai jamais un

(1) *Mes an histor ne lavar ket
e pe amzer eo bet ganet.*

« comte à mon Sauveur. » A ce discours, le maître de Coetmeur répondit en jetant sa fille en prison.

« Dans sa tourelle, la demoiselle n'avait que du pain
« et de l'eau. Pourtant elle était heureuse. Car elle
« priait Dieu. Vainement son père envoie vers elle une
« sorcière maudite pour l'amener par douceur à ré-
« sipiscence. Elle touche l'âme de la mégère et l'excite
« au repentir de ses péchés. Et cette femme dit au sei-
« gneur : « Mettez votre enfant en liberté, c'est encore
« le meilleur moyen d'arriver à votre but. » Ayant en-
« tendu ces paroles, le maître de Coetmeur donna la
« clef de la tourelle à sainte Bider.

« Dès qu'elle fut libre, la jeune fille alla visiter les
« malades. Mais le comte Arthur, mis au courant de ce
« qui se passait, déclara qu'il voulait Anastase, ou la
« guerre. Nouveau refus de la demoiselle. On l'en-
« ferme cette fois dans une tour obscure. Remplie de
« pitié, sainte Bider profita du sommeil de son mari
« pour lui prendre sa clef et ouvrir le cachot de sa
« fille. Celle-ci se cacha dans une grotte. Son temps
« s'écoulait en oraisons, et son cœur était doux.

« Or le délai accordé par le comte Arthur vient d'ex-
« pirer. Il se met en marche avec une armée grande
« et forte. Il fait sommation au manoir de sa promesse.
« Épouvanté, le maître de Coetmeur cherche aussitôt
« son enfant, avec un vif désir de la contraindre à l'o-
« béissance. Il ne la trouve pas. Dans le transport de
« sa colère, il voudrait décapiter sa fille.

« Un devin fit connaître la grotte. La demoiselle se
« jeta à genoux pour adorer son divin maître. Mais,
« s'élançant comme un loup furieux, son père lui tran-
« cha le cou. Et le sang pur, sage et virginal, coula
« vers la fontaine. Il ne troubla pas son eau. Celle-ci

« devint encore plus cristalline. La mère entendit
 « avec terrible angoisse le cri de sa fille. Elle accourut.
 « Elle la trouva glacée. Elle appela d'autres dames pour
 « veiller la morte. Elle emporta le cadavre au château
 « pour l'embaumer.

« Ce malheur désespéra et foudroya le comte Arthur.
 « Il fallut transporter son cadavre chez son père, au
 « manoir de Penhoat. Vingt-quatre heures après cette
 « sombre aventure, le seigneur de Coetmeur quittait
 « le pays. Jamais il ne donna de ses nouvelles.

« Voilà la fin d'Anastase bénie. Mais tous ses mi-
 « racles dépassent mon intelligence. Muets, sourds,
 « aveugles, gens affligés, monde paralytique, où êtes-
 « vous? Pèlerins qui dormez dans la tombe relevez-
 « vous, afin de proclamer les prodiges qu'elle opéra....

Cette longue *gwerz* que j'ai résumée, je l'entendis pour la première fois, — il y a quelque dix ans, — à Plougasnou, chez Madame Elvire de Cerny. Elle nous fut chantée par la vieille Marie Baron, qui nous surprit par l'accent d'enthousiasme religieux, avec lequel elle égrenait les interminables couplets de la petite épopée locale.

Malheureusement, mes conteuses n'ont pu rien m'apprendre sur la destinée de sainte Bider, après le trépas de son enfant. Cette noble dame eut-elle à souffrir de son époux, lorsque celui-ci abandonna Coetmeur? ou bien put-elle se retirer pour la fin de ses jours dans un paisible monastère? Au commencement du XVII^e siècle, on se posait ces questions, peut-être. Car sainte Bider, patronne du Tréhou, a deux statues: l'une, à l'intérieur de l'église, la représente en martyre, l'autre, à l'extérieur de l'église, la représente en abbesse. La première, située derrière le maître-autel,

est en bois : la sainte tient la palme traditionnelle et porte une main sur le bas-ventre. La seconde image, située à l'entrée du beau porche, est en pierre : la sainte tient le livre des religieuses et sa tête est couverte d'un voile qui s'avance pour encadrer et protéger la figure. Dans la paroisse, pas de fontaine en l'honneur de cette bienheureuse, pas de tradition populaire. Quelques lettrés du pays, ignorant ou méprisant la légende de sainte Anastase, veulent mettre d'accord les deux statues de l'église ; ils assurent, sans sourciller, que sainte Bider était vierge et martyre (1). Il est possible que la fête de cette patronne énigmatique tombât anciennement en septembre, car le pardon du Tréhou a lieu le second dimanche de ce mois (2).

II

La légende de sainte Anastase appartient au cycle des histoires tragiques, chères à la Bretagne. Par son côté dramatique et poétique, elle n'est point inférieure aux récits qui chantent les noms de Méloir, Trémour, Budoc, Haude, Azénor, Trifine. Malheureusement, il n'est pas facile de faire l'exégèse de cette littérature. Qu'est-ce qui revient exactement à l'élément historique, lequel a pu éveiller l'imagination des foules

(1) Le Tréhou est au sud de Landivisiau, dans le canton de Plou-diry, arrondissement de Brest. A mon regret, je n'ai pu me rendre dans ce village pour faire mon enquête. Tous les détails que je donne sur cette localité, je les dois à M. Madec, recteur de Tréflévenez. — M. Madec me dit que les paysans du Tréhou prononcent : *santez Pizer* ou *Biser*.

(2) D'après FRÉMINVILLE, *Le guide du Finistère*, Brest, 1844, p. 250.

et se mêler à des éléments antérieurs de mythologie celtique ? Quelle est exactement la part du clerc ou du barde dans l'arrangement et la fixation de ces éléments divers, sous la forme écrite qui nous est parvenue ?

Telle que nous la connaissons, la vie de sainte Anastase fut rédigée par un poète du pays, d'après un thème local, dans les premières années du XIX^e siècle, très probablement. En effet, le début de la *gwerz* établit qu'on veut donner un nouveau lustre au culte de la bienheureuse, à l'occasion de la restauration de la fontaine sacrée. C'est en ce sens, du moins, que je comprends l'exorde du poème :

« Peuples de Basse-Bretagne, approchez tous, et
 « vous entendrez les miracles qui se font tous les jours
 « auprès de la Fontaine-Nouvelle (1). — Sur la terre de
 « Lampaul-Bodenez se trouve cette source sacrée (2).
 « Depuis longtemps elle est négligée et même oubliée
 « de la multitude. — Il y a trois cents ans, de magni-
 « fiques miracles s'accomplissaient en ce lieu. Mais on
 « ordonna que la fontaine fût recouverte. Malgré cela,
 « la source sainte ne fut pas perdue. — Dieu marque
 « point par point le temps de prier les saints, et le
 « pouvoir de produire des miracles est revenu à la
 « fontaine. — Sainte Anastase, martyre, est invoquée

(1) *Feunteun-Nevez*. — Dans cette étude je me sers de la version que j'ai recueillie de la bouche de Marie Baron. Inutile d'ajouter que les versions des chanteuses présentent des variantes, qui sont dues parfois au simple défaut de mémoire.

(2) *Lambol-Bodenes*, c'est-à-dire *Lampaul*, riche en buissons. Les géographies disent maintenant : *Lampaul-Guimiliau* : ces deux paroisses se touchent, et la première était jadis une *trêve* de la seconde.

« à la Fontaine-Nouvelle. Prions de tout cœur et avec
« ferveur : elle nous soulagera...

Toute la question est de savoir quand la *fontaine* put recevoir l'épithète de *nouvelle*. Il est naturel de croire que la date précise de la restauration qui nous occupe est fournie par l'inscription dont j'ai parlé et qui porte :

F : P : Y :
IAFFRES
T : C : MARTIN (1)
1803.

Quant à la condamnation de la source, elle avait eu lieu presque certainement pendant la Révolution. Au reste, voici un détail curieux que je dois à M. Peyron, archiviste de l'évêché de Quimper : « J'ai publié dans le temps, m'écrivit le docte chanoine, — une plainte de l'Administration, en 1798 ; on affirmait que, sous prétexte de vénérer sainte Anastase, plus de 10,000 personnes des environs se réunissaient le dimanche, à la fontaine, ce qui pouvait faciliter la correspondance des chouans. »

Peut-être le barde fait-il allusion aux persécutions de cette période, lorsqu'il écrit à la fin de son poème : « les adversaires de Dieu et des amis de Dieu pleureront amèrement quand viendra leur dernière heure. » Quoi qu'il en soit, la petite épopée se répandit dans le

(1) A vrai dire, la dernière lettre de ce mot est informe. Est-ce un V, ou un K effacé en partie ? — On a publié récemment une carte-postale illustrée qui reproduit la fontaine de sainte Anastase (n° 3016 de la collection VILLARD, à Quimper). Ces photographies à la mode peuvent servir d'utiles documents à ceux qui travaillent. Souhaitons seulement que les lignes explicatives de l'éditeur ne contiennent pas de renseignements inexacts.

Léon ; et, après avoir volé sur toutes les lèvres pendant plus de soixante-dix ans, elle constitua une sorte de pièce authentique à l'appui du culte local ; si bien que, en 1879, l'imprimatur épiscopal fut donné au *Cantic var buez santes Anastas* (1). Cette version autorisée comprend soixante strophes de quatre vers octosyllabiques chacune.

Quant au thème populaire, avec ses éléments locaux, il ne fut guère formé, croyons-nous, avant la seconde moitié du XVII^e siècle. — En effet, nous avons vu que, vers la fin du XVI^e ou vers le commencement du XVII^e siècle, les artistes du Tréhou sont embarrassés sur la façon de représenter sainte Bider. Sans doute l'idée qu'elle joua un rôle dans quelque drame avait cours, puisqu'on jugea bon de lui accorder la pose d'une martyre ; mais cette idée ne s'imposait pas, puisque, peu de temps après, on lui donnait l'attitude d'une abbesse ; en tous cas, la sculpture de l'église du Tréhou ne correspond pas à la *gwers* qui sera chantée plus tard. D'un autre côté, si, dans le premier quart du XVII^e siècle, l'histoire d'Anastase s'était établie fortement dans les esprits, avec l'abondance et la précision des traits que l'on remarque aujourd'hui dans le poème populaire, si quelque légendaire manuscrit avait consacré dès lors ce récit en des pages latines, le célèbre hagiographe de Morlaix, Albert le Grand, qui connaissait à merveille la contrée de Landivisiau, aurait sans doute profité de l'occasion pour appliquer sa critique naïve à la vie émouvante de la jeune sainte.

En réalité, les vieux calendriers de l'église de Bre-

(1) *Cantique sur la vie de sainte Anastase*. — Plaquette de quinze pages, format petit in-quarto ; le nom de l'imprimeur et le lieu de l'impression ne sont pas inscrits.

tagne ne connaissent qu'une sainte Anastase : celle du 25 décembre. Elle fut martyre. Sa fête tombant au jour de la nativité du Christ stimula l'inspiration populaire. On raconta bientôt qu'elle avait assisté à la naissance du Sauveur et qu'elle rendit à la Vierge les services qu'une femme pouvait rendre en pareille occurrence. Nos poèmes français, du XII^e au XV^e siècle, sont pleins de cette fable. Ainsi la poésie contribuait à la vénération d'Anastase (1). Comme partout, cette sainte obtint des chapelles en Bretagne, — peu nombreuses, semblait-il (2). Mais le XVI^e siècle dut être fatal à la vénérable

(1) E. LANGLOIS, *Le Couronnement de Louis*, Paris, 1888, p. 35, vers 725-728. L'éditeur croit que le coronement Looïs a été rédigé au plus tard vers 1130 (*Introduction*, p. CLXX). — F. Guessard et C. GRANDMAISON, *Huon de Bordeaux*, Paris, 1860, p. 46, vers 1513-1521. Les éditeurs pensent que cette chanson de geste était connue au commencement du XIII^e siècle (*Préface*, p. XIII). — *Vie de la Vierge* ms. français de 1323 (analyse de M. Rh. JAMES, *A descript. catalog. of the mss. in the Fitzwilliam museum*, Cambridge, 1895, p. 34). — Autre manuscrit conservé en Angleterre, mais écrit en France dans la seconde moitié du XV^e siècle : P. MEYER, *Notice du ms. 303 de Queen's College, Oxford*, in *Romania*, avril 1905, p. 231, n^o 105. — MIGNE, *Dict. des Apocryphes*, t. I, col. 1023, donne une note sur quelques romans et poèmes où sainte Anastasie est nommée comme sage-femme de la Vierge.

(2) En consultant le *Dictionnaire des postes*, je rencontre trois localités qui portent le nom de *Sainte-Anastasie*, l'une dans le Gard, la seconde dans le Var, l'autre dans le Cantal.

Venons à la Bretagne : Au XVI^e siècle, il y avait une chapelle dédiée à sainte Anastasie, dans la paroisse de Kernilis, située au nord-ouest de Landivisiau. Ce monument est ruiné. Mais, dans la vie du vénérable missionnaire Michel Le Nobletz, on raconte qu'en 1584, il allait à l'école dans la chapelle de sainte Anastasie, non loin du manoir de son grand-père maternel (Communication de M. le chanoine PEYRON). — Dans le pays de Vitré, à Brielles, dès le début du seizième siècle, au moins, on vénérât dans cette église une relique de sainte Anastasie (GULLOTIN DE CORSON, *Pouillé de Rennes*, t. IV, p. 252). On y fête actuellement la bienheureuse, en

sage-femme des chansons de geste : la légende, si peu théologique, provoquait sans doute les protestations des doctes (1) et les railleries des protestants. Or la sainte conserva dans le pays de Landivisiau son vieux nom français (tandis qu'on l'appelait partout Anastasie), et sa fête était renvoyée à la belle saison. En sorte que l'on finit par la croire distincte du personnage inscrit au 25 décembre (2). Et, pendant la débâcle de la légende française, le peuple breton élaborait une biographie nouvelle, où dominait l'ancien titre de martyr, qui avait frappé les esprits et demeurait facile à retenir. L'incubation épique dura plusieurs centaines d'années. A l'aurore du XIX^e siècle, Anastasie la romaine était devenue la fille du seigneur du Coetmeur et la fiancée du comte Arthur de Penhoat.

(Fin).

F. DUINE.

même temps que la Sainte Trinité. Or, à Brielles, comme à Landivisiau, la patronne a été localisée par la population. Les vieilles femmes de la contrée vitréenne prononcent encore « sainte Anastaise », suivant la mode des aïeux, et montrent « la ferme de la Motte » où l'infortunée martyre fut brûlée par son mari !

(1) Sur l'attitude de l'antiquité et de l'autorité ecclésiastiques, relativement aux narrations qui parlent de sages-femmes assistant Marie, voir G. BRUNET, *Les Evang. Apocryph.*, Paris, 1848, p. 210-211, note 13.

(2) Je crois qu'on a multiplié les saintes Anastasie. La *Biblioth. hagiogr. lat.* (Bruxelles, I, 1898-1899, p. 66-67) indique les sources pour la biographie de deux seules bienheureuses de ce nom : l'une, fêtée au 25 décembre ; l'autre, fêtée au 28 octobre.

